

Ceci fait partie de la série

L'Évangile de Jean

De

Bruce McLarty

Contraint d'être roi

(6.1–15)

John Barton, missionnaire auprès du peuple Basoga en Ouganda, rencontra un vieil homme qui essayait de son mieux de lire dans deux Bibles différentes ; ni l'une ni l'autre n'était écrite en sa langue. Le vieil homme avait donc du mal à comprendre les paroles. Bien que John ne parlait pas bien la langue Lusoga et que l'homme ne parlait pas bien l'anglais, ils discutèrent du sens de ce que l'homme essayait de lire. L'homme dit que le problème du peuple Basoga était que pour comprendre ce que disait la Bible, il fallait "acheter la langue". Après avoir mis un peu de temps à saisir le sens de cette expression, John comprit finalement que le vieil homme entendait par là qu'il fallait payer des frais d'études dans des écoles de langue anglaise afin de lire et discuter de la Bible en Anglais.

John raconte sa réponse :

J'ai dit au vieil homme que j'apprenais sa langue justement afin d'apporter le Message "gratuitement" au peuple Basoga. Il était ravi, et il veut que je revienne le voir.

"La Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous." En d'autres termes, Jésus est venu vers nous. Il parla notre langue. Il vécut dans notre monde. Il devint comme nous. Au lieu de nous obliger de combler la brèche, il le fit lui-même. Et en faisant cela, il nous montra sa gloire : "une gloire comme celle du Fils unique venu du Père" pleine de grâce et de vérité¹.

Chaque fois que les gens comme John Barton présentent l'histoire de Jésus, la gloire de Dieu

se révèle. En Jean 6.1–15, nous voyons encore la gloire de Dieu, cette fois-ci dans l'histoire de la multiplication des pains.

LE RECIT (6.1–15)

Au chapitre 5, nous avons lu l'enseignement de Jésus à l'occasion d'une fête juive. Le chapitre 6 reprend le récit de Jésus retourné en Galilée, où il traversa la Mer de Galilée avec ses disciples. Arrivé à ce point de son ministère, sa popularité atteignait les sommets. Les gens n'arrêtaient pas de parler des "signes" miraculeux qu'il opérait. Le verset 2 emploie trois verbes grecs à l'imparfait, indiquant une action continue. En d'autres termes, ce passage dit : "Une foule nombreuse *continuait* de le suivre, parce qu'elle *continuait* de voir les miracles qu'il *continuait* d'opérer sur les malades."

Le prochain détail noté par Jean est que "la Pâque, la fête des Juifs, était proche" (6.4). Jésus avait chassé les vendeurs du temple, également lorsque "la Pâque des Juifs était proche" (2.13a). Ce détail d'apparence anodine explique pourquoi tant de gens vinrent écouter Jésus ce jour-là. La fête de la Pâque dans l'Israël du premier siècle était un moment de haute émotion patriotique. Les Juifs se rassemblaient chaque année à Jérusalem pour voir si le Messie viendrait pour dompter l'autorité romaine et restaurer le royaume libre et indépendant d'Israël.

Par conséquent, quand Jésus excita la passion des Galiléens par ses miracles, l'approche de la Pâque animait les Juifs d'une forte espérance : Jésus pourrait être le roi d'Israël

¹ John Barton, Rapport de Travail, décembre 1994.

qu'ils avaient attendu pendant de si longues années ! Lorsque les cinq mille hommes (6.10) suivaient Jésus ce jour-là, ce n'étaient pas des auditeurs de passage venus par simple curiosité. Au contraire, c'étaient tous des hommes juifs ardents, prêts à suivre le Messie dans la bataille. Les fermiers laissaient tomber leurs bûches et les commerçants fermaient leurs boutiques afin de se rendre de l'autre côté de la Mer de Galilée pour entendre Jésus.

Lorsque Jésus vit la foule énorme qui s'approchait du flanc de la montagne, il dit à Philippe, originaire de la région (1.44) : "Où achèterons-nous des pains pour que ces gens aient à manger ?" (6.5b). Bien que Philippe connût bien les signes que Jésus avait opérés, il fit preuve d'un manque de foi en Jésus en déclarant que huit mois de salaire ne suffiraient pas pour acheter même une petite bouchée de nourriture pour chaque personne de cette foule (6.7). Pendant ce temps, Jésus savait ce qu'il allait faire pour cette foule.

A ce point du récit, André informa Jésus qu'un jeune garçon² dans la foule avait cinq pains d'orge et deux poissons. Puis il ajouta : "Mais qu'est-ce que cela pour tant de personnes ?" (6.9). Dans l'Évangile de Jean, André est celui qui amène des gens à Jésus³. Le lecteur ne devrait pas penser aux "pains" et "poissons" que l'on trouve dans nos marchés actuels. Les pains étaient probablement des petits pains ronds d'orge qui constituaient la nourriture de base des pauvres de l'époque. Et les poissons étaient sans doute en petits morceaux, ajoutant seulement un peu de goût au repas. Mais pour le Fils de Dieu, cela suffisait largement !

Jésus dit aux disciples de faire asseoir les gens sur l'herbe, ce qui fut fait. Ce qui se passa ensuite était si incroyable que depuis cette époque on essaie en vain de trouver une explication humaine pour un repas fourni à cinq mille personnes à partir de cinq petits pains et deux poissons. Et pourtant, Jean déclara que ce miracle était incontestable : Jésus prit la nourriture, rendit grâces, et multiplia le pain et les poissons. Les gens avaient "autant qu'ils en voulurent" (6.11), et quand ils furent "rassasiés" (6.12), on remplit douze paniers avec les restes. Souvenons-nous que la foule était composée de cinq mille hommes assez fort pour faire la guerre — et pour manger beaucoup !

² Le mot employé en grec signifie un "petit, petit garçon".

³ Jean 1.40-41 ; 12.20-22.

Lorsque le peuple vit le signe ("miracle", 6.14), il se rendit compte que la main de Dieu était sur Jésus de façon spéciale. Il en déduisit que c'était "le prophète qui vient dans le monde" (6.14). L'attente de ce prophète à venir s'inspirait d'un enseignement tiré de la loi de Moïse : "L'Éternel, ton Dieu, te suscitera du milieu de toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi ; vous l'écouteriez !" (Dt 18.15). Avec ces mots qui résonnaient dans leurs oreilles, avec leurs rêves patriotiques qui leur brûlaient le cœur, et avec les miettes du repas qui s'accrochaient à leurs barbes, ces cinq mille révolutionnaires allaient "venir l'enlever pour le faire roi" (6.15). Il ne fallait pas sous-estimer leurs intentions. S'ils avaient réussi à faire de Jésus leur roi, la puissance romaine l'aurait pris comme une déclaration de guerre. Pour faire introniser un roi, il faut en détrôner un autre. Tel était néanmoins leur intention.

LA FIN DU RECIT

Avant de continuer dans notre texte, imaginons ce que pensaient les cinq mille hommes ce jour-là. Une fois Jésus déclaré roi, à quoi pouvaient-ils s'attendre ? Venant juste de manger à satiété de la nourriture fournie par le miracle de Jésus, ils s'attendaient probablement à ce qu'il trouve une épée quelque part et la multiplie afin d'équiper cette armée populaire de fermiers et petits marchands. Puis, leurs épées étincelantes au soleil, ils marcheraient contre Tibère, au-delà de la Mer de Galilée. En peu de temps, ils écraseraient la ville et ils marcheraient vers leur but ultime : Jérusalem. Puisque c'était l'époque de la Pâque, les troupes romaines seraient en garnison dans la ville. La bataille serait donc rude, mais à la fin les romains seraient vaincus.

Jésus et son armée constituée de gens communs purifieraient le temple de toute son impureté et de ses abus ; on délogerait les Sadducéens de leurs positions d'autorité. Lorsque la nouvelle de la prise de Jérusalem arriverait à Rome, les puissantes légions de Rome seraient envoyées contre Jésus et son armée. Dans un conflit spectaculaire et décisif, les Juifs détruiraient les Romains pour devenir le nouvel empire mondial. Voilà ce que pensait sans doute l'homme typique dans la prétendue armée de Jésus. Mais Jésus, lui, avait d'autres idées.

LEUR ERREUR, ET NOTRE ERREUR

L'attente de la foule avait atteint son paro-

xysme. Jésus fit alors une chose tout à fait inattendue : il “se retira de nouveau sur la montagne, lui seul” (6.15). Il était probablement le seul sur toute la montagne ce jour-là à comprendre son geste. Pour les douze et pour les cinq mille autres disciples, Jésus dut avoir l’air d’abandonner tout ce qu’il avait accompli avec tant d’efforts.

La meilleure comparaison que je puisse trouver pour ce genre d’abandon serait celui d’un homme qui a consacré des années à devenir président ou chef de son pays. Il a fait une campagne longue et laborieuse, voyagé dans tous les coins et recoins de son pays pour promouvoir sa candidature, assurant réunion après réunion devant des centaines de milliers de supporters. Puis finalement, tous ses efforts sont récompensés : le premier tour des élections le donne gagnant, il n’a qu’à passer une semaine tranquille avec ses proches avant d’être élu sans surprise au deuxième tour le dimanche suivant. Mais, pendant cette semaine d’attente de la victoire, il monte en avion pour aller s’offrir des vacances dans un pays lointain, annonçant que les élections ne l’intéressent pas. Un tel acte serait impensable, mais pas plus que ce que fit Jésus lorsque les cinq mille voulaient le déclarer roi.

Encore une fois, Jésus démontra sa capacité sans pareille à rester centré sur son objectif. Il savait que les intentions flatteuses de la foule n’accompliraient pas la volonté ultime de Dieu, qu’une révolte près de la Mer de Galilée ne sauverait pas le monde de son péché. De plus, il savait que vu l’état d’esprit actuel de la foule, il ne pourrait pas la raisonner. Il partit alors, tout simplement !

Dans le “miroir” de ce texte, je vois deux choses qui me gênent. La première est notre tendance humaine à vouloir façonner Jésus dans notre moule. Nous voulons imposer notre volonté à Jésus, au lieu de lui permettre de nous montrer qui il est. Nous présumons qu’il est comme nous, n’est-ce pas ? Les Français le voient comme un Français, les Américains comme un Américain, les Italiens comme un Italien. Les francophones présumant qu’il parlait français, les anglophones l’anglais, les hispaniques l’espagnol. Les riches le voient comme riche, les pauvres comme pauvre. Les gens éduqués le considèrent comme instruit, alors que les gens sans éducation le voient comme quelqu’un qui partage leur méfiance de l’instruction. Les émotifs le voient comme émotifs, et les gens détendus pensent que Jésus avait un

comportement calme, comme eux. L’image de Jésus quittant les cinq mille nous rappelle à quel point nous pouvons nous tromper lorsque nous assignons nos propres intentions à Jésus. Il insista sur la volonté de Dieu, même si le monde entier devait mal comprendre.

L’autre avertissement dans ce court passage est que nous aussi, nous pouvons nous empêtrer dans les problèmes immédiats, de manière à ignorer les solutions à long terme. Les Juifs des jours de Jésus s’irritaient sous le joug des Romains. A force de désirer ardemment le jour où quelqu’un donnerait à Israël sa liberté politique, ils ignorèrent “l’Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde” (1.29). Commettons-nous cette erreur ? Nous enfonçons-nous si loin dans les problèmes actuels que nous oublions de regarder les plus grandes questions de la vie ? Voulons-nous, par exemple, échapper aux impôts, à la douleur, au conflit, au stress, au travail, plutôt que d’être délivrés de notre péché ? Quand nous insistons sur un Jésus qui répond exactement à nos attentes et qui suit notre dessein personnel, nous commettons la même erreur que les cinq mille ce jour-là sur la montagne, ceux que Jésus laissa sur place !

CONCLUSION

Il y a deux ans environ, j’ai vu pour la première fois une image tridimensionnelle⁴. Je me trouvais dans un centre commercial avec ma famille, et nous avons vu des gens qui regardaient quelques posters mis sur des chevalets. Il y avait des dessins très colorés et des images spectaculaires. Nous avons tous regardé fixement. Certains ont pu découvrir les belles images cachées dans les dessins, d’autres pas.

Jean 6.1-15 est comme cette image tridimensionnelle. En bas de l’image est un seul mot : “Victoire !” Nous nous tenons devant le dessin et nous regardons avec attention pour voir l’image cachée. Que voulons-nous voir ? Les uns veulent voir des billets d’argent, les autres un palais présidentiel, ou bien une armée avec des tanks et des bombardiers. Puis quelqu’un perçoit enfin l’image cachée et chuchote : “Oh, je la vois maintenant.” Un par un, chacun voit enfin l’image, et ce n’est pas ce qui était attendu. La “victoire” est une croix. ◆

⁴ Il s’agit d’un dessin qui se visionne à plus d’un niveau. A première vue, le dessin se présente comme un amalgame de couleurs. Mais si l’on regarde correctement “à travers” les couleurs, on voit émerger un deuxième dessin en trois dimensions.